Champy-Remoussenard, P. (dir.) (2014). *En quête du travail caché : enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques*

Toulouse : Octarès, 142 p., ISBN : 978-2-3663-0023-9

Françoise Carraud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rechercheformation/2264>

DOI : 10.4000/rechercheformation.2264

ISSN : 1968-3936

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 19 novembre 2014

Pagination : 139-140

ISBN : 978-2-84788-758-7

ISSN : 0988-1824

Référence électronique

Françoise Carraud, « Champy-Remoussenard, P. (dir.) (2014). *En quête du travail caché : enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques* », *Recherche et formation* [En ligne], 76 | 2014, mis en ligne le 19 novembre 2014, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rechercheformation/2264> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rechercheformation.2264>

CHAMPY-REMOUSSENARD Patricia (dir.) (2014)

En quête du travail caché : enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques

Santé, Éducation, Travail social

Toulouse : Octarès, 142 p.

ISBN : 978-2-3663-0023-9

Cet ouvrage, issu de séminaires de recherche, traite, comme son titre l'indique, du travail caché, c'est-à-dire du travail non visible, non accessible par le regard ou l'observation mais aussi dissimulé, rendu non visible.

Avant de développer la réflexion en six chapitres écrits par différents auteurs, le livre donne la parole à Yves Schwartz, pour une préface dans laquelle sont rappelées les définitions du travail. Y. Schwartz insiste notamment sur le fait que les normes du travail, les règles, les procédures (encore appelées « travail prescrit ») ne suffisent jamais pour que le travail soit fait : les renormalisations sont toujours nécessaires pour que le travail se fasse ou soit fait. Ainsi le caché, qui se situe à différents niveaux, est indispensable au travail lui-même.

Alors, faut-il rendre visible l'invisible ? Si oui comment ? Est-il possible, est-il pertinent de montrer ce qui est dissimulé dans le travail ? Est-il souhaitable d'enquêter et de mettre au jour cette part d'ombre ? De débusquer le travail caché ?

C'est à ces questions que les auteurs se sont attachés, à partir de leurs propres travaux empiriques, dans le monde enseignant mais pas seulement. Ainsi, dans la diversité et la complémentarité, les six chapitres interrogent cette notion de travail caché dans les champs de la recherche et de la formation, mais aussi au sein de l'activité elle-même et de l'organisation du travail. Les enjeux multiples (scientifiques, sociaux et pédagogiques) sont à chaque fois envisagés, examinés et questionnés.

Pierre Imbert et Marc Durand développent les notions d'utilitarisme et anti-utilitarisme dans le travail, pour envisager la théorie du don en lien avec les dimensions explicites et implicites du travail. Ainsi, selon eux, et notamment s'agissant de l'éducation, de la formation et de la professionnalisation, la dimension utilitariste ne doit pas cacher la dimension anti-utilitariste, c'est-à-dire « la relation, l'obligation, l'action, la convenance,

et la dépendance » (p. 38). À partir de ses études dans le domaine des métiers de l'entretien routier, des activités des emplois-jeunes ou des jeunes enseignants, Patricia Champy-Remoussenard explore les activités de management et de formation, et les délicates tentatives de formalisation des dimensions invisibles ou clandestines du travail, en insistant sur le caractère caché des dimensions relationnelles relevant plus de la sphère domestique que professionnelle. Elle en conclut que, si l'exploration du caché comporte des risques multiples, ces menaces, ces pièges ne peuvent justifier la méconnaissance de cette dimension essentielle du travail (p. 52). Dans son texte sur le travail des enseignants, Françoise Lantheaume parle de curriculum caché et de stratégies d'acteurs. Elle montre les liens entre la dérégulation des politiques, l'évolution des prescriptions (et sur-prescriptions) et la nécessité pour les enseignants de rendre opaque, voire invisible leur nécessaire travail de traduction dans leurs activités quotidiennes. Ainsi les dimensions cachées du travail correspondent à des activités banales, elles sont un moyen de faire face, individuellement, à l'incertitude du quotidien. Cette activité personnelle interroge les aspects collectifs du métier, et les espaces collaboratifs, délibératifs dans lesquels il pourrait être possible de discuter de ces moyens cachés, et de ce qu'il faut rendre visible ou pas (p. 65). Nicole Mencacci s'intéresse aux ingéniosités éducatives des enseignants, aux « savoirs investis, créés dans l'instant ». À partir de situations finement décrites et analysées elle rend apparentes ces habiletés fugitives, partiellement clandestines, et montre la combinaison de cette *Métis* qui surgit à certains moments caractéristiques, avec l'intelligence du *Kairos*. Elle se demande ensuite comment user de cette ruse en éducation ou apprendre à être ingénieux. Car l'agir ingénieux, s'il permet de réagir à l'incertitude, demande des arbitrages, des débats de normes et de valeurs. Si ces savoirs ingénieux sont efficaces, ils sont acquis de haute lutte et sont tenus secrets (vis-à-vis des élèves comme des collègues) pour ne pas risquer d'en être dépossédés (p. 82). Jean Clénet, quant à lui, s'attache au sujet et à son expérience, singulière, invisible, et souvent indicible. L'expérience est un processus intime, une activité intérieure, floue, invisible, qui inscrit le sujet dans une dynamique de tensions : entre dissimulation et émergence en vue de reconnaissance, entre autonomie et

hétéronomie qui s'érigerait en mode de maîtrise et de contrôle (p. 99). Richard Wittorski distingue le caché de l'invisible pour envisager la part insue de l'activité, dans le travail, la formation et la recherche. La valorisation de l'activité du sujet va de pair avec cette quête de l'insu, dans différentes logiques : d'efficacité, de formation, de professionnalisation, ou même de professionnalité (pour faire reconnaître l'expérience individuelle en acte). Si les outils de l'analyse du travail (dans un sens large) permettent de faire émerger et de valoriser cette part insue du travail, leurs usages s'inscrivent dans des débats sociaux et des contextes de changements et d'appels à l'innovation (p. 112).

Ainsi, dans ces différents textes, le travail caché se dissimule aussi derrière les mots : parfois en référence à Clot et à sa distinction entre travail réalisé et travail réel, les auteurs distinguent, enchevêtrent ou emboîtent de multiples dimensions du travail, du travail inconscient au travail clandestin en passant par l'implicite, le tacite, l'insu, l'incorporé, le dissimulé, l'ingénieux, l'expérience, le masqué, etc. Ces distinctions ou nuances sémantiques sont bien sûr conceptuelles (dans les champs de l'analyse ou des sciences du travail) mais aussi pratiques, tant pour les travailleurs que pour les formateurs ou les chercheurs. Elles sont encore, et principalement, politiques, car particulièrement liées aux organisations de travail.

Comme le développe Pierre Pastré dans sa postface, si le travail garde toujours, et gardera nécessairement, une part d'ombre (cachée, clandestine, insue, implicite, tacite, incorporée, etc.), la question n'est pas seulement celle d'accéder à cette obscurité mais bien aussi celle de la manière d'éclairer cette obscurité, et de diffuser ce qui aura été rendu visible. Car la part d'ombre du travail qui, cela a été dit, dénie ou discrédite une partie du travail, favorise aussi certaines formes de pouvoir à l'extérieur comme à l'intérieur des organisations de travail (en rendant certains travailleurs « maîtres de leur domaine »). Ainsi cette notion de travail caché renvoie également aux questionnements relatifs à la maîtrise ou à la non-maîtrise du travail par les organisations ou par les travailleurs, ou encore à leur autonomie.

C'est dans cette lucidité approfondie et raisonnée que réside l'intérêt de ce livre : pas d'obsession de la transparence, pas de culte

de l'ombre ou de la clandestinité. S'il apparaît parfois nécessaire d'entretenir le flou, de rendre conscient ou de préserver une part d'ombre, le travail caché n'est ni magnifié ni minoré : il existe et il subsiste malgré tout, il peut être garant d'autonomie, il peut permettre une reconnaissance. Sa connaissance, l'enquête ou la quête du travail caché, quelles qu'elles soient (scientifique ou institutionnelle) auront des effets sur l'activité, sur le pouvoir d'agir des travailleurs et sur le travail, mieux vaut ne pas se le cacher !

Manquent peut-être quelques réflexions sur la question du langage dans le travail, sur les mots du travail et des métiers : si le caché n'est pas toujours dicible ou reste parfois indicible, c'est peut-être aussi parce qu'il manque de mots, vocabulaire, lexique, formules, expressions et même jargon... Et qu'il manque aussi de lieux, de temps et d'espaces collectifs pour créer, faire circuler, faire vivre les mots du travail et des métiers.

Françoise Carraud

Université Lumière-Lyon 2 (ISPEF), laboratoire
« Éducation, cultures politiques » (EA 4571)

CHENU Florent (2015)
L'évaluation des compétences professionnelles. Une mise à l'épreuve des notions et présupposés théoriques sous-jacents
Berne : Peter Lang, 347 p.
ISBN : 978-3-035-20308-0

Dans son ouvrage intitulé *L'évaluation des compétences professionnelles*, Florent Chenu s'intéresse à une question « chargée » tant sur le plan scientifique (définitions multiples du terme compétence, souvent aujourd'hui considéré comme un « mot valise ») que sur le plan social (des enjeux et débats sociaux vifs concernant les modalités d'évaluation des compétences et, au-delà, concernant la façon de les reconnaître dans les milieux du travail).

Dans ce contexte particulier, proposer une publication supplémentaire sur la question de l'évaluation des compétences peut présenter un risque évident pour son auteur.

F. Chenu prend appui sur un projet financé au début des années deux mille par le Fonds social européen et la région wallonne (projet PANTIC : Pédagogie adaptée aux nouvelles technologies de